

Clotilde s'étaient transformés, grâce à l'esprit de la baronne, en coureurs de dot, et d'ailleurs la jeune fille prenait trop de plaisir aux fêtes sans trêve auxquelles elle assistait pour attacher la moindre importance aux nombreux soupirs qu'elle faisait pousser sur sa route. Malgré cette indifférence, les soupirants ne se décourageaient point, et leur nombre ne faisait que croître.

Celui qui était le plus digne d'attention était un beau garçon de trente ans, aux traits fins, aux manières distinguées, homme du monde dans toute l'acception du mot. Très aimable, d'un esprit cultivé, primesautier, légèrement satirique, il s'était fait dans les salons une réputation mondaine du meilleur aloi. Nous l'avons déjà vu chez le notaire Dupuys. On le nommait Georges de Maurange.

Si Clotilde, assaillie d'hommages, eût eu le temps de distinguer quelqu'un, M. de Maurange aurait eu plus de chance que tout autre de fixer son attention, mais, je le répète, Clotilde ne remarquait personne. Au milieu de l'impatience générale provoquée par cette froideur, bon nombre s'irritèrent sans pouvoir en analyser la véritable cause. Seul, Georges la comprenait et attendait patiemment, car, sous les formes les plus séduisantes, il cachait une persévérance extrême ainsi qu'une volonté de fer. Il avait puisé ces deux énergies dans le malheur, ce baume des cœurs forts. Unique descendant d'une famille honorable du Poitou dont plusieurs membres avaient brillé dans la magistrature, Georges de Maurange était à l'âge de vingt et un ans à la tête d'un capital de huit cent mille francs.

Lancé dans le tourbillon élégant de la grande ville, il n'avait pas tardé à tomber dans le cercle de ces jeunes fous si nombreux encore, malgré tant de terribles exemples, qui considèrent comme le dernier mot du goût exquis et du bon ton de se ruiner de la façon la plus sottise du monde.

Georges, pourtant, quoique suivant une pente rapide, ne s'était pas aussi facilement laissé aller à la prodigalité sans bornes qu'auraient pu le faire prévoir son jeune âge et la violence de ses passions.

Il y avait de l'arithmétique dans son caractère, et s'il jetait l'or par les fenêtres, c'était après en avoir compté chaque poignée. Néanmoins, au bout de quelques années, il ne lui restait plus que quarante mille francs pour attendre les événements, mais l'expérience avait bronzé son âme et il était résolu de livrer désormais une rude bataille à la destinée.

Un beau nom, de la jeunesse, un physique avantageux et quarante mille francs de capital, c'était plus qu'il n'en fallait pour réussir.

Il se donna deux années pour atteindre son but, arriver à une grande fortune, et divisa ses ressources pécuniaires en conséquence.

Il fit cent projets avant de s'arrêter à un seul et finit par adopter celui-ci. contracter un riche mariage. Il résolut donc de poursuivre avec un acharnement sans exemple la première jeune héritière qu'il rencontrerait.

Peu désireux de frayer constamment avec ses anciens compagnons de débauche, — gens qu'il considérait comme inutiles, — grâce à des parents éloignés qu'il avait au faubourg Saint-Germain, il se fit présenter dans les salons du meilleur monde, où son esprit et le charme de ses manières masquerent sa démoralisation et lui firent bientôt obtenir de prompts et légitimes succès. Malgré cela Georges de Maurange chercha longtemps le Pactole de dix-huit ans qu'il désirait trouver, et sur lequel il

devait baser tout l'échafaudage du brillant avenir qu'il rêvait, mais au moment où, las d'hésitations, il allait s'adresser à une jeune Américaine fort riche, il rencontra Clotilde Schunberg.

Aussitôt qu'il la vit, notre coureur de dots, jura qu'il deviendrait le gendre du banquier. Dès cet instant, il étudia la jeune fille d'un œil expérimenté, joignant à toutes les aptitudes du physionomiste la puissance que donne une volonté de fer. Seul il devina le caractère de Clotilde, et, reconnaissant qu'il fallait laisser à cette naïve enfant le temps de se reconnaître au milieu de toutes les adorations si neuves pour elle dont elle était accablée, tout en se faisant remarquer par ces attentifs, il attendait patiemment le moment de tenter une décisive démarche car le tout était de se faire aimer par la fille du banquier.

De Maurange savait que la fortune princière de Clotilde lui permettait d'épouser un homme pauvre, et il connaissait assez la grandeur de l'amour de Schunberg pour sa fille, pour être persuadé que celui qu'elle choisirait serait bien accueilli par lui.

Les rivaux ne lui manquaient pas, mais une sorte de superstition lui faisait ne pas les craindre. Clotilde ne pouvait être qu'à lui, s'était-il dit.

Ne la quittant pas des yeux dans le monde, sans la compromettre pourtant, il lui consacra tous ses soins, tout son esprit. Elle devint son but unique, son avenir entier, et il ne négligea rien pour réussir. Malgré toutes ses mesures, bien faites pour lui assurer la réalisation de ses espérances, la façon d'être de Clotilde ne se modifiait nullement.

Elle était gracieuse avec Georges, mais rien de plus et celui-ci comprenait que toute tentative inopinée pouvait gravement compromettre ses projets, mais son capital, fortement entamé par toutes ces lenteurs, allait à sa fin.

De Maurange vit poindre l'instant où hésiter serait une faute aussi grave que celle qu'il pourrait commettre en brusquant le dénoûment.

Cela se passait au commencement de l'hiver. Il fixa lui-même son mariage à Pâques, décidé à tout tenter pour y arriver. Ses assiduités redoublèrent. Il fit danser Clotilde plusieurs fois chaque soir et s'efforça constamment à se montrer aussi spirituel que charmant. A un bal donné par la baronne de Lunéville, qui recevait tous les quinze jours d'une façon princière, Georges s'avança vers Clotilde pour l'engager pour la valse.

— Ah ! monsieur de Maurange, excusez-moi, lui dit-elle avec un adorable sourire, je vous avais oublié, j'ai promis à un monsieur.

Le personnage désigné s'inclina froidement.

— Il est étranger, continua Clotilde, et je connais trop votre courtoisie pour douter un seul instant que sa qualité ne soit suffisante pour que vous consentiez à lui abandonner vos droits.

— Comment voulez-vous que je vous refuse à présent, mademoiselle ?

— Mais je ne le veux pas, Monsieur.

— Et qu'aurai-je en échange de cet énorme sacrifice ?

— Un équivalent : la seconde valse.

— Merci, mademoiselle, fit de Maurange en s'inclinant avec un gracieux sourire sous lequel il cacha son dépit.

Clotilde, entraînée par son cavalier, se mêla au tourbillon des valseurs.

Tout en parlant à la fille du banquier, Georges avait examiné à la dérobée celui à qui elle donnait la préférence.